

A stylized illustration of a person with long brown hair, wearing a white shirt and brown boots, sitting on a rocky outcrop. They are looking out over a landscape featuring a dense forest of dark green evergreen trees, a body of water reflecting the scene, and a large, snow-capped mountain in the background. The sky is a solid light blue. The overall style is flat and graphic, with a limited color palette of blues, greens, browns, and whites.

ÉRIC DE KERMEL

Mon cœur  
contre la terre

● Éditions  
EYROLLES

## Par l'auteur de *La librairie de la place aux herbes*

**A**na est écologue. Elle analyse l'impact des activités humaines sur l'environnement et la biodiversité. Alors qu'elle exerce son métier avec une exigence passionnée, elle commet un jour une erreur qui la conduit à tout remettre en cause... Elle quitte alors Paris pour rejoindre la vallée de la Clarée où, en même temps que l'enfant qu'elle était, a grandi son amour profond pour la nature. Hébergée par son oncle Pasco qui tient un refuge de montagne, Ana renoue avec ses amis de toujours et retrouve peu à peu le goût de la vie. Les alpages, les torrents, les lacs et les sommets, compagnons familiers du passé, se font les témoins muets de ses doutes d'aujourd'hui. Ana s'apaise et s'interroge : qu'a-t-elle fait de ses rêves d'enfant ? Comment incarner dans sa vie cette harmonie entre homme et nature à laquelle elle aspire ? Au-delà de la communion avec la nature, l'écologie n'est-elle pas ce chemin qui invite à nourrir aussi le lien avec soi-même et avec les autres ?

**Éric de Kermel** est journaliste et éditeur de magazines de nature. Il a vécu sa jeunesse entre le Maroc et l'Amérique du Sud, avant de rejoindre la France où son port d'attache est désormais un coin de garrigue du côté d'Uzès. Père de quatre enfants, il met ses mots au service d'un engagement écologique et humaniste et porte au quotidien la préoccupation de rendre notre monde plus doux et accueillant pour ceux qui l'habitent.

- Préface de Cyril Dion -

[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)  
**Éditions Eyrolles** | Diffusion Geodif

En couverture : illustration de © Boris Zaïon  
Création Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles

Code éditeur : 657049  
ISBN : 978-2-212-57049-6

**Mon cœur contre la terre**

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)

Éditrice externe : Soazig Le Bail

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019  
ISBN : 978-2-212-57049-6  
Composé par Soft Office

ÉRIC DE KERMEL

# Mon cœur contre la terre

● Éditions  
**EYROLLES**

## Du même auteur

*La Librairie de la place aux herbes*, éditions Eyrolles,  
2017.

*Il y a tant d'aurores qui n'ont pas lui*, éditions  
Le Passeur, 2018.

*À Sidonie, Maxime, et Pascale  
À ma mère  
À mes amis de la Clarée,  
Aux colibris,  
Merci de vous battre encore et toujours  
pour la grande faune à quatre pattes,  
l'alouette et le courlis cendré, les coquelicots  
et le petit monde minuscule des prairies comme des océans...*





## Préface

POUR relever l'immense défi du dérèglement climatique et de la sixième extinction de masse des espèces, il ne suffit pas d'être assommé de chiffres et de constats. Il ne suffit pas de comprendre que la situation est grave. Nous avons besoin de le ressentir. De laisser cette réalité nous traverser, nous bouleverser. Pourtant, cela n'est pas non plus suffisant. Notre réaction ne peut se nourrir uniquement d'angoisse, d'urgence ou de colère. Elle a besoin de notre créativité, de notre sensibilité et, oserais-je le dire, de notre amour. Ce que la maladie du climat et de la biodiversité cherche à nous dire est certainement que nous nous sommes dangereusement coupés de la nature, non seulement des écosystèmes dont nous sommes interdépendants, mais aussi de notre propre nature. Abrutis de stimulations colorées sur de petites plaques de verres rétroéclairées, suractivés par les tombereaux d'emails, de notifications, la trépidation des métropoles, la succession des informations en continu, nous ne faisons plus suffisamment l'expérience du silence, de la contemplation, du lien. Éloignés du rythme des saisons, des plantes, des marées, nous ne percevons plus les signaux qui pourraient nous ramener à l'équilibre. Ainsi perfusés de divertissement, abrutis de travail, nous progressons de notre mieux dans les méandres quotidiens et assistons à la terrible dégradation de la vie sur Terre, impuissants.

Éric de Kermel connaît bien la vallée de la Clarée (« celle qui éclaire ! ») dont il parle ici. Il connaît les étoiles, le son des

torrents et des rivières, le crissement de la neige sous les pas, le nom des arbres et des plantes, les bergers et les refuges, il connaît le silence et la nuit.

À travers l'itinéraire d'Ana, prise au milieu de toutes ces contradictions, en racontant l'histoire de ce petit microcosme du refuge de montagne et du monde sauvage qui l'entoure, il nous plonge dans une réalité sensible, nous fait traverser l'écartèlement, la peine, la révolte, l'absurdité du monde politique, nos ambiguïtés face aux animaux qui partagent notre espace, la filiation, la maladie, la mort, pour nous conduire sur l'autre rive. Où une forme de réconciliation est possible. Où l'amour de la nature peut nous donner le courage de la protéger. Où l'amour de l'autre, la paix intérieure, peuvent redonner du sens à notre présence sur cette planète.

À travers un récit initiatique, porté par la tendresse et la foi en l'humain, Éric de Kermel nous propose une expérience susceptible de nous interroger et pourquoi pas de nous transformer.

Avec simplicité, il nous invite à « ne pas nuire ».

Ce qui, par les temps qui courent, est loin d'être inutile.

Cyril Dion

# 1

## À l'autre bout de moi

6 h 34. C'est l'heure à laquelle le train de nuit en provenance de Paris arrive à Briançon.

Heureusement qu'il existe encore des trains de nuit. Des trains qui ne sont pas seulement pour les voyageurs qui ont une carte Fréquence et prennent le TGV comme un métro, travailleurs migrants qui retrouvent Saint-Malo, Avignon ou La Rochelle le temps d'un week-end. Le Paris-Briançon sera sans doute le dernier train de nuit de la SNCF. Il deviendra alors une expérience, un voyage rare, un Transsibérien à la française. On en parlera dans les salons parisiens comme d'un vieux vinyle de Duke Ellington trouvé chez un disquaire de Saint-Germain.

Habituellement je dors très bien dans le train. Dès le départ j'ai déjà l'impression d'être arrivée. Je laisse sur le quai mes préoccupations parisiennes et mes songes me précèdent dans la montagne.

Mais là, je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai sauté dans ce train comme un passager clandestin qui prend la fuite. Le tacatac des roues sur les rails n'a pas réussi à calmer mon cœur en bataille.

Le regard perdu, incapable de me calmer pour laisser le sommeil me prendre. Incapable aussi de fixer mon attention sur le livre que je trimbale au fond de mon sac. J'ai relu cinquante fois la même ligne qui ne s'imprimait pas au-delà de ma rétine. Je n'ai cessé de me débattre dans l'éternelle couverture marron de

la SNCF digne d'un paquetage de bidasse. Ma nuit s'est passée à regarder les ombres et les lumières alterner sur le plafond de ma couchette.

Je suis à bout. À bout de moi. À l'autre bout de moi. Un endroit dont je ne connaissais pas l'existence. Il y fait si sombre.

La montagne.

Retrouver les Alpes.

La vallée de la Clarée.

Ça relève de l'instinct de survie. Si je n'avais pas quitté Paris en plaquant tout, je crois que je serais aujourd'hui plus en danger qu'un funambule sur un fil par temps de mistral.

Devant la gare, trois taxis attendent les naufragés de la nuit. Il m'en suffit d'un.

— Bonjour, monsieur. Je vais à Névache, à la Fruitière de Fontcouverte.

— Bonjour, ma belle dame. Désolé, mais je ne suis pas équipé. Je peux aller jusqu'à la ville haute mais ensuite il faudra continuer à pied.

— Je pensais que maintenant ils déneigeaient jusqu'à Fontcouverte ?

— Ah non... Mais vous pourrez louer des raquettes à Névache. Et finir à pied.

— Merci.

— Vous êtes en vacances ?

— Non... enfin oui...

La voiture quitte la nationale qui rejoint le col de Montgenèvre puis l'Italie et s'engage dans la vallée de la Clarée.

Névache – quinze kilomètres.

J'ouvre la fenêtre. L'air glacial me fouette le visage. Une giflle ; une giflle d'amour.

À chaque fois que j'arrive en montagne, je réalise qu'en ville je vis en apnée.

Paris, ce n'est pas Le grand bleu mais Le grand gris. On n'y croise pas le regard des dauphins mais celui de l'homme en gris, de la femme grise, même les enfants sont gris, comme si

ce n'était plus leur visage qui reflétait l'enfance mais le bitume qui se reflétait dans leurs yeux.

Je suis sûre que l'enfant de la montagne reste un enfant plus longtemps. Et c'est bien ainsi. À quoi ça sert de quitter l'enfance trop tôt ? Aujourd'hui, c'est moi qui ai pris la couleur du bitume et l'enfant qui court sur les trottoirs de mon âme est perdu, se cogne à la lumière comme les insectes à celle d'un réverbère blafard.

— Hé, ma belle dame. J'ai pas envie d'attraper la crève moi !

— Désolée, c'était indispensable, je voulais juste m'assurer que ça existait toujours.

— Quoi ? Le froid ?

— Non. L'air d'ici, l'air qui a le goût de l'air.

— Ça leur fait toujours ça aux Parisiens. Ils nous parlent de l'air de la montagne comme d'un grand cru de Bourgogne.

— Oui... C'est vrai... Mieux qu'un grand cru de Bourgogne... C'est un grand cru d'oxygène.

Les Alberts, Le Rosier, Val-des-Prés, Plampinet. Dernier hameau avant la grande ligne droite à travers les pins.

La Clarée !

Je sais qu'elle est là, au milieu des arbres. C'est le nom de la rivière. C'est plus que le nom d'une rivière, c'est celui d'un autre monde où le temps ne se conjugue plus qu'au présent. Un monde où le soleil éblouit la nostalgie. Je sais qu'elle coule à quelques mètres.

J'ouvre de nouveau la fenêtre.

— Juste une minute, monsieur.

— Dites-moi, vous manquez vraiment d'air vous !

— Non. Je voulais entendre la rivière.

Me voilà rassurée ; un peu calmée. C'est rassurant l'éternité.

La Clarée est éternelle. Comme le Thabor, l'aiguille Rouge, la Noire, ou la pointe des Cerces.

— Terminus. Tout le monde descend !

— Merci, monsieur.

— Bon séjour, ma belle dame. Y a pas grand monde debout à cette heure.

— Ce n'est pas grave. Au revoir, monsieur.

La route de la vallée est une impasse. C'est pourtant mon issue de secours.

Les étoiles semblent à portée de main. La Grande Ourse, le boudrier d'Orion, Cassiopée, et l'étoile Polaire se distinguent encore sur la carte du ciel avant que le jour ne l'efface. À cette heure-ci, elles basculent vers l'Italie. Peut-être ont-elles envie d'un *cappuccino*.

Les étoiles, elles, ne sont pas éternelles ! Je n'imagine pas que le monde puisse tourner comme avant, le jour où l'on ne verra plus l'étoile Polaire ! Comment feront les navigateurs, les alpinistes et les bergers quand elle aura disparu ?

Peut-être que toute notre histoire aurait été différente si les Rois mages n'avaient pas suivi cette étoile. Peut-être seraient-ils allés déposer leurs cadeaux au pied du berceau d'un bébé éthiopien ou d'un petit Inuit... Gaspard, Melchior et Balthazar en Alaska !

La première fois que je suis allée en Norvège, au Spitzberg, Åsmund Asdal, un ami biologiste, m'avait montré sur son écran une représentation en trois dimensions du ciel : chaque astre bien positionné par rapport à ses frères, et à la Terre. Il n'y a pas deux étoiles qui soient à égale distance de notre planète. Depuis, je ne regarde plus le ciel autrement qu'avec cette représentation mentale toute en perspective.

Regarder ce ciel, seule dans ma nuit, calme un peu mon esprit.

Je m'accroche aux étoiles.

Je cherche Proxima du Centaure, la plus proche de nous, et j'imagine Ulas J001535.72+015549.6, une étoile rouge découverte il y a peu et considérée comme la plus lointaine. Quand elle s'est éteinte, il y a sept cent quatre-vingts millions d'années-lumière, les hommes découvriraient tout juste le feu.

J'ai plus de sympathie pour les astrophysiciens des temps anciens qui donnaient de jolis noms aux étoiles que pour ceux qui les baptisent d'une appellation qui ressemble davantage à une cotation boursière.

Je m'approche de la fontaine. Une couche de glace recouvre le bassin mais l'eau coule toujours aux quatre becs en fer forgé qui permettent de se désaltérer. L'eau glisse sur la glace comme une patineuse dessinerait des reflets moirés. Je vois les étoiles se refléter sur le disque sombre du bassin.

Je tends la main puis pose mes lèvres dans son creux. L'eau coule dans ma gorge et éteint un peu le feu du dragon de mes idées sombres. J'ai le sentiment de faire un geste qui n'a pas d'âge. Un geste qui me relie aux plus primitifs des hommes, à l'histoire ancienne, et de toujours...

Je pense à mes compagnons d'adolescence, Thomas, Pierrot, Antoine et Natha. Bien plus que des compagnons de cordée, nous étions inséparables et partageons tout. À chacun de nos retours de randonnées nous nous arrêtons à la fontaine pour boire à cette eau-là.

Je pense à Paul aussi. À la fin de nos séjours ici, avant de remonter à Paris, je remplissais nos deux gourdes pour pouvoir encore, durant quelques jours, bénéficier de la meilleure des eaux de vie. Mais elle n'est pas pour autant un philtre d'amour... Paul est désormais très loin.

Là-haut, les Roches de Crépin s'irisent de braise.

La silhouette de la Main de géant se dessine en ombre chinoise. Certains l'appellent la main de Dieu, d'autres celle du diable car c'est une main gauche. À croire que Dieu est manchot et n'a qu'une main droite.

Mais est-il d'autre diable que celui à qui l'on ouvre soi-même la porte. La mienne est béante, elle claque sous les bourrasques de mon âme à vif.

La route au-delà de Névache est uniformément blanche mais la neige qui la recouvre n'est pas récente. Les randonneurs à skis ou en raquettes l'ont damée et rendue dure.

Je ne vais pas attendre que Nils ouvre sa boutique pour m'équiper. Surtout que là-haut, chez Pasco, je trouverai tout ce que je veux pour sillonner la montagne.

Je m'engage dans la montée vers la haute vallée. J'ai beau avoir pris soin de faire un sac léger, je ressens rapidement que

je n'ai plus de souffle ni de muscles dans les jambes. Là où je mettais trente minutes pour rejoindre Fontcouverte, je prends plus d'une heure en m'arrêtant régulièrement pour calmer les battements d'un cœur qui danse le tango.

Je laisse en contrebas les chalets de la Gardiole. Thomas est là. La fumée sort de sa cheminée. Thomas est berger. Nous avons été à l'école ensemble.

Toute la haute vallée est rose, empourprée comme une amoureuse après son premier baiser. Je renouvelle le geste qui était le mien quand je revenais en vacances après de trop longues absences à guetter la fin du semestre universitaire. Je pose plusieurs baisers dans mes mains et les envoie aux quatre points cardinaux.

Mais le cœur n'y est pas et les larmes me montent aux yeux. J'ai l'impression de trimbaler mon automne au printemps. Les mots de Henri Calet sont aujourd'hui les miens : « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. »

J'entends le tourbillon de la cascade de Fontcouverte. « Fontcouverte » signifie la fontaine couverte. La petite chapelle devenue l'emblème de la vallée indiquerait l'emplacement d'une source miraculeuse qui redonnerait la joie de vivre !

J'espère que je serai bénéficiaire de ce miracle à mon tour.

Pour la plupart des touristes qui viennent dans la Clarée, la cascade est l'unique but de visite. Pourtant, au-dessus de Fontcouverte, la vallée est encore plus belle ! C'est là où les torrents dévalent les flancs des alpages, que les sonnaillles des troupeaux résonnent d'une rive à l'autre et que tous les sommets semblent incliner leur tête pour regarder la rivière.

Je quitte la petite route enneigée pour attaquer le sentier qui rejoint le refuge de Ricou.

À part les traces parallèles des patins de la motoneige du refuge, ce chemin-là n'est pas damé et la croûte de surface de la neige cède sous mon poids. Je m'enfonce, et chaque pas demande un effort. J'ai beau avoir mis mes chaussures étanches, je n'ai pas de guêtres et j'ai rapidement de la neige plein les



chaussures, un pantalon trempé et le souffle de plus en plus court.

L'altitude.

J'enrage contre mon manque d'entraînement. Une vraie Parisienne bien plombée.

Le refuge est à deux mille cent quinze mètres. Ce n'est pas haut mais à partir de huit cents mètres d'altitude, il y a moins d'oxygène, et le corps doit produire plus de globules rouges pour compenser. À ce stade, je dois pouvoir compter ces globules sur les doigts d'une main.

Il paraît que huit cents mètres est l'altitude idéale pour l'organisme. A-t-on fait des études pour vérifier que ceux qui vivent à ces hauteurs-là vivent plus longtemps ? Je m'en fiche un peu. Au vieux beau je préfère le vieux bon. C'est vrai aussi pour le jeune.

Je distingue enfin les premiers chalets de Ricou. La cheminée fume également ici. Je me souviens de ces films américains où le trappeur, épuisé, blessé par un ours, après de nombreuses heures à avancer en boitant, distingue enfin cette fumée blanche qui s'échappe au-dessus d'une maison en rondins. Alors il sait qu'il est sauvé. Qu'il aura chaud. Qu'il sera soigné.

Je considère cette fumée comme ce trappeur. Mon ours à moi s'appelle la corruption, la compromission, la mésestime... Je suis mon propre bourreau.

L'écorce à laquelle je frotte mes plaies vives, c'est moi qui l'ai endurcie. C'est moi qui ai un jour oublié dans un vieux coffre du grenier de mon âme la jeune Nanouche et ses rêves d'enfant.

Yulka court vers moi en aboyant. Je me mets à genoux dans la neige et elle me donne des grands coups de langue qui se mélangent à mes larmes.

Je ris, je pleure, je suis enfin là.

Je suis si loin d'hier.

Et pourtant ce n'est qu'hier que tout a basculé. Quand j'ai perdu connaissance, au milieu de l'avenue de l'Opéra, entourée de bus et de voitures allant dans les deux sens. Que je me suis

réveillée. J'étais allongée sur un banc et trois jeunes femmes me parlaient en me tapotant les joues.

Je sortais d'un rendez-vous avec Paul, au ministère de la Santé.

Je dirige l'Agence de sécurité sanitaire qui effectue les tests sur les produits que les sociétés chimiques souhaitent mettre sur le marché pour traiter les jardins, les vergers, les champs ou les animaux. Le jour où j'y suis entrée, toutes les associations avaient applaudi car j'avais la réputation d'une éco-guerrière qui ne lâche rien.

À cause du Roundup, de nombreuses sociétés cherchent une alternative à l'utilisation du glyphosate qui est le composant mis en cause dans le célèbre herbicide. Le premier qui trouve une molécule qui permet d'éliminer les mauvaises herbes sans tuer les sols et les insectes a gagné le gros lot !

Une société française, Mylian, est dans la compétition finale face à une concurrente allemande et une troisième américaine. Il y a un an, les Français nous ont fourni une solution chimique pour que nous réalisions des essais en conditions réelles. «Greenstop» est le joli nom trouvé par ces apprentis sorciers.

Le protocole de test implique quatre essais, renouvelés à chacune des quatre saisons, et dans quatre milieux différents où sont représentés 100 % des insectes. Il y a donc soixante-quatre tests qui sont réalisés par un réseau d'entomologistes que j'anime. Je suis chargée de recueillir les résultats et de fournir la synthèse aux ministères de l'Agriculture et de la Santé. Il faut ensuite la signature des deux ministres pour qu'un brevet commercial puisse être déposé.

Paul est mon interlocuteur au ministère. Celui qui fut mon mari a depuis longtemps oublié ses convictions écologiques au profit de ses ambitions politiques. Pourtant, au début, quand nous étions follement amoureux, nous pensions que c'était une chance d'avoir ces combats en commun. Ils nourrissaient nos échanges, et nous avions l'habitude de nous entraîner l'un l'autre quand nous devions préparer des réunions importantes. Mais,

petit à petit, j'ai vu Paul être attiré par les sirènes du pouvoir, grisé par les ors de la République. Il devenait cynique, parfois amer, et mettait son ego devant les enjeux à défendre. Ce fut une nouvelle fois le cas avec le Greenstop...

Dès la fin de l'été, alors que je n'avais que soixante résultats, tous indiquant qu'il n'y avait aucun caractère nocif du Greenstop sur les milieux naturels, Paul est intervenu pour me signaler qu'il y avait de très gros enjeux commerciaux et que le ministre lui-même lui avait demandé de m'en parler. Compte tenu des premiers résultats, il voulait que je donne l'autorisation de dépôt du brevet. Le but était de faire gagner la société française. J'avais envoyé Paul aux pelotes et son ministre avec.

Mais, sous la pression, je me suis engagée à rendre un avis sous un mois. Sauf qu'un mois plus tard, je n'avais que trois nouveaux résultats sur les quatre attendus. Tous inoffensifs. Le seul qui manquait concernait les odonates, la famille des libellules. À cause du dérèglement climatique, le décalage de la saison rendait le test dans le Languedoc impossible à effectuer car toutes les larves n'étaient pas à maturité.

Devant la colère et la violence de Paul quand j'ai évoqué le report de la décision, j'ai fléchi et signé l'autorisation de mise sur le marché du Greenstop. Mais, dix jours plus tard, j'ai reçu le résultat manquant. « Opposition » était accompagné d'un commentaire très explicite : « Vingt-quatre heures après la dispersion du produit à proximité des mares, 100 % des odonates ont été retrouvés morts. »

C'est pour faire marche arrière et dire à Paul que je m'étais trompée que j'étais dans son bureau hier matin.

Ses mots ont été comme des claques :

— Si tu te rétractes, c'est ta carrière que tu ruines. Ce n'est pas moi qui ai rendu un rapport d'épreuves avec soixante-quatre avis positifs mais bien toi.

Quand je lui ai dit que je révélerais à la presse les pressions que j'avais subies, il m'a répondu avec ironie :

— Tu crois que quelqu'un te croira, toi, la reine des barricades. Ce sera ta parole contre celle du ministre !

Je suis sortie de son bureau et j'ai rangé le rapport du Languedoc dans ma poche. Moi qui n'avais jamais eu peur d'aucun combat, je me suis d'un coup sentie vidée, incapable de m'engager dans celui-ci. C'est là que tout s'est voilé et que je me suis retrouvée comme une zombie au beau milieu de l'avenue de l'Opéra.

Il paraît que cela s'appelle un « burn out ». Un peu comme dans un circuit électrique quand un fusible grille car la tension est trop forte.

## 2

### La Clarée, mon refuge

YULKA me précède.

Pasco, entendant sa chienne aboyer, est sorti sur le pas de la porte. Je le vois froncer les yeux pour distinguer celle qui vient vers lui. Alors qu'il ne me reste que quelques mètres pour le rejoindre, il ne me reconnaît toujours pas.

— Voilà ce que c'est que de faire le beau. À force de refuser de porter des lunettes, tu ne reconnais plus les tiens!

— Ana? C'est toi... Ana!

Pasco me prend dans ses bras avec la tendresse d'un bûcheron canadien pour sa tronçonneuse.

— Mais enfin. Comment voulais-tu que je te reconnaisse? C'est quoi cette tenue? T'as oublié qu'en montagne on a un truc en hiver qui s'appelle la neige? Et ta tête. Tu as maigri! T'es pas devenue végétarienne? Et puis tu aurais pu prévenir, j'aurais...

— T'aurais quoi? Annulé ta conférence à Dubaï? Mis ton costume trois-pièces? Préparé le loft du refuge en faisant chauffer le jacuzzi?

Pasco éclate de rire, et moi aussi.

— C'est bon d'être là! Je ne t'ai pas prévenu car hier matin je ne savais pas que je sauterais dans le train de nuit pour venir ici.

— Bon, ben tu vas me raconter tout ça. En attendant, rentre donc car tu vas attraper la crève.